



Erwan Le Gall

## Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919)

Éditions Codex

---

## Chapitre 2 : Le choc des champs de bataille

---

Éditeur : Éditions Codex

Lieu d'édition : Bruz

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 25 mars 2021

Collection : Une plus Grande Guerre

ISBN électronique : 9782918783237



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2018

### Référence électronique

LE GALL, Erwan. *Chapitre 2 : Le choc des champs de bataille* In : *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale : (1917-1919)* [en ligne]. Bruz : Éditions Codex, 2018 (généré le 26 mars 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/codex/1404>>. ISBN : 9782918783237.

---

## Chapitre 2

### Le choc des champs de bataille

Au front, la situation n'est pas particulièrement favorable à l'été 1917. Le recul des troupes allemandes sur plusieurs dizaines de kilomètres à la fin du mois de février est d'abord compris comme étant le premier signe de l'effondrement de Berlin mais masque en fait une savante opération de repli sur la ligne Hindenburg. En réalité, ce sont bien les troupes de Guillaume II qui disposent des meilleurs cartes en main. En France, l'échec de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames n'en finit plus de se faire ressentir, tant au niveau des hautes sphères politiques et militaires que dans les rangs, bien souvent agités par de vastes mouvements de protestation. Sur le front Est, la situation est encore plus préoccupante. Une première puis une seconde révolution ébranlent puis renversent le pouvoir, donnant par la même occasion les mains libres à l'Allemagne. N'ayant plus à combattre les Russes passés sous pavillon « bolcheviste », pour reprendre un terme que l'on retrouve fréquemment dans la presse bretonne de l'époque, Berlin peut rapatrier ses divisions sur le front ouest de manière à acquérir en vue de nouvelles offensive une réelle supériorité numérique face aux troupes françaises et britanniques.

Pourtant, à l'été 1914, contrairement à ce qui avait pu être anticipé par les autorités, rien ne vient entraver la mobilisation générale à Saint-Nazaire et dans les environs, pas même les mouvements anarcho-syndicalistes, pourtant bien implantés en Loire-Inférieure <sup>145</sup>. Certes, et la magistrale thèse de J.-J. Becker le démontre dès 1977, les hommes ne partent pas « la fleur au fusil » à la guerre mais résolus <sup>146</sup>. C'est d'ailleurs peut-être mieux ainsi pour reprendre les célèbres mots du médiéviste et capitaine d'infanterie Marc Bloch <sup>147</sup>. Si tous les suspects inscrits au carnet B, cette liste sur laquelle sont portés depuis 1887 les noms des individus susceptibles par antimilitarisme d'entraver la mobilisation générale, sont arrêtés dans le département à la fin du mois de juillet 1914, tous sont relâchés quelques jours plus tard <sup>148</sup>.

Trois ans plus tard, l'ambiance est plus maussade, la cohésion nationale se lézarde et les esprits semblent douter. L'architecte nantais Maurice Digo, qui viendra s'installer à Savenay après la Seconde Guerre mondiale, en est un bon exemple. Sergent-fourrier au III/146<sup>e</sup> RI <sup>149</sup>, il est plongé au cœur de l'offensive lancée le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames et mesure particulièrement bien l'échec du plan forgé par le général Nivelle.

---

<sup>145</sup> HAZO, Bernard, *Le Mouvement ouvrier à Trignac, op. cit.*, p. 34-35.

<sup>146</sup> BECKER, Jean-Jacques, 1914, *Comment les Français sont entrés dans la guerre, op. cit.*

<sup>147</sup> BLOCH, Marc, *Souvenirs de guerre 1914-1915*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 9-10.

<sup>148</sup> NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », in ABBAD, Fabrice (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours, op. cit.*, p. 367. Sur le Carnet B, se reporter à l'étude classique de BECKER, Jean-Jacques, *Le Carnet B. Les pouvoirs publics et l'antimilitarisme avant la guerre de 1914*, Paris, Klincksieck, 1973. Sur le terme d'antimilitarisme, dont la signification profonde change en quelques heures pendant l'été 1914 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Le ralliement à la guerre de 1914 de deux figures de la gauche bretonne... », *op. cit.*

<sup>149</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1280.3838.

Consignant scrupuleusement ses pensées sur un carnet, à l'instar de nombreux poilus du reste, il donne le 17 mai 1917, soit un mois après le déclenchement de l'assaut, un tableau particulièrement sombre de la situation :

« Mission terminée à 8 heures du matin. Dormi jusqu'à midi. Puis sans avoir eu le temps d'avalier la soupe, guidé dans le secteur une reconnaissance des commandants de Compagnie. J'écoute leur conversation. Malgré le pilonnage de l'artillerie, cette position, farcie de creutes <sup>150</sup> reste inexpugnable. On s'explique facilement l'échec, on ne peut comprendre l'insensé gaspillage de vies, l'aberration du Haut Commandement. »

Puis, trois jours plus tard, le 20 mai 1917 :

« Voici 34 jours que, sans trêve ni répit, deux armées luttent pour la possession d'un plateau. C'est Verdun retourné.

34 jours et 34 nuits que fondent sur place les renforts venus de tous les Dépôts de l'arrière.

En ligne, c'est l'alternative perpétuelle : attaque et contre-attaque, la vie et la mort dans la boue, toute amorce d'ouvrage immédiatement détruite, relève des blessés impossible, ravitaillement réduit à sa plus simple expression, transporté sous les barages au prix de surhumaines souffrances.

Dans les unités décimées s'installe peu à peu le désespoir et des mutineries s'organisent sous l'influence du dégoût, de la révolte, de la faim » <sup>151</sup>.

On voit bien à travers ces quelques lignes combien son statut de sous-officier ne protège aucunement Maurice Digo des difficultés d'une campagne qui s'avère non seulement épuisante mais dont les contemporains ne parviennent pas à voir l'issue. En cela cet architecte est à l'image de ces Nazairiens qui, quelle que soit leur condition sociale, n'échappent pas à cette guerre, dimension qui assurément contribue à renforcer son image d'événement total. Dès les premières heures de l'été 1914, les pertes sont en effet immenses et ne tardent pas à plonger l'estuaire de la Loire dans un deuil sans précédent. Ces morts, ajoutés au fait que les Nazairiens ne tardent pas à combattre sur tous les fronts, expliquent pour une large part cette si délicate année 1917, entre fatigues et mutineries.

---

<sup>150</sup> Dans l'Aisne et sur le Chemin des Dames en particulier ce terme désigne les carrières souterraines servant d'abri aux différents belligérants et dans lesquelles peuvent se dérouler des combats. Celle dite de la Caverne du Dragon, qui abrite aujourd'hui une musée, est sans doute la plus célèbre.

<sup>151</sup> Archives municipales de Nantes, carnets de Maurice Digo. En ligne. [[http://www.archives.nantes.fr/pages/DOSSIERS\\_DOCS/nantes\\_14\\_18/ville\\_front\\_digo.html](http://www.archives.nantes.fr/pages/DOSSIERS_DOCS/nantes_14_18/ville_front_digo.html)]. Page consultée le 24 juillet 2017. Sur ce témoin, on pourra se rapporter à JAUEN, Yves, *Le Cauchemar de Maurice Digo combattant nantais de la Grande Guerre*, Haute-Goulaine, Éditions Opéra, 2014.

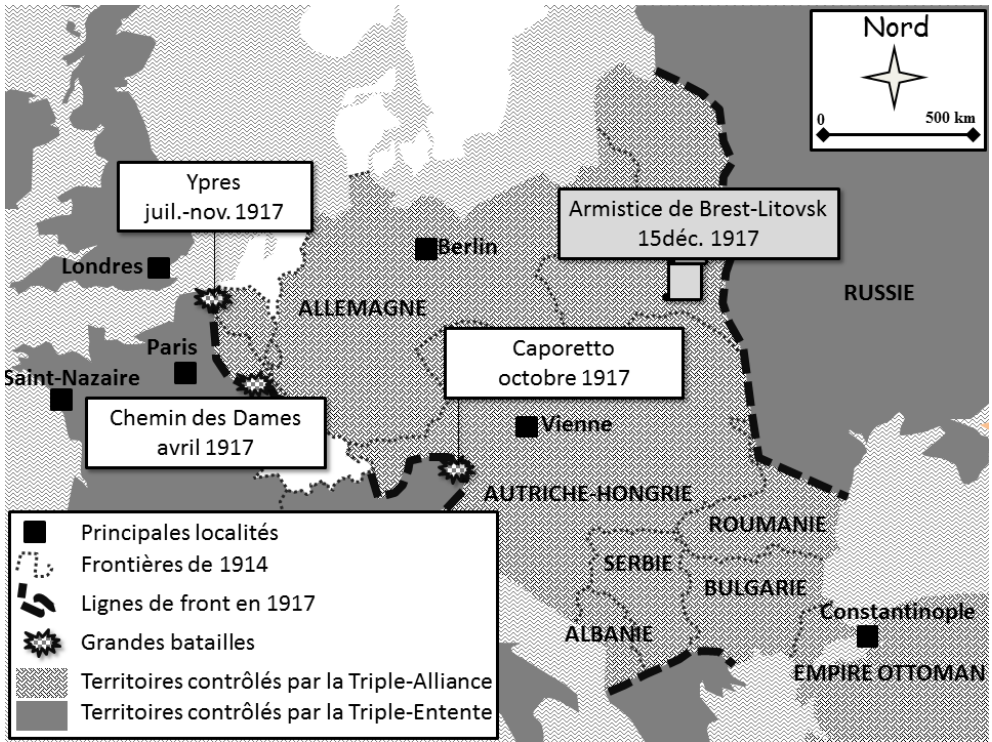


Figure 5 : Les différents fronts de l'année 1917

### Un immense deuil

La mort est probablement, dès les toutes premières semaines du conflit du reste, ce qui dit le mieux le caractère total de la Grande Guerre <sup>152</sup>. Aucune ville, aucune partie de la société, aucune famille n'est en effet épargnée par le deuil. Celui-ci est de surcroît visuellement perceptible puisque les usages veulent qu'on le porte encore et les rues, en quelques jours, se parent de femmes vêtues en noir.

Jean Lavallée semble incarner cette violence de l'entrée en Première Guerre mondiale pour la ville de Saint-Nazaire. Né le 10 octobre 1888 dans le port ligérien, il voit le jour dans une famille de capitaines au long cours. Son père, lui aussi prénommé Jean, est d'ailleurs absent lors de sa naissance et c'est son oncle, également capitaine au long cours, qui vient le déclarer en mairie <sup>153</sup>. On ne sait pas grand-chose de lui si ce n'est qu'il est relativement grand pour l'époque – il mesure 1,71 mètres – et qu'il n'emprunte pas le sillage paternel. En effet, lors de son passage devant le Conseil de révision, il déclare exercer la profession d'employé de banque. Comme tous les jeunes hommes de son âge,

<sup>152</sup> Pour une magistrale mise au point historiographique se reporter à COCHET, François, « Mourir au front et à l'arrière front », in HOMER, Isabelle et PÉNICAULT, Emmanuel, *Le Soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 27-40.

<sup>153</sup> Arch. Dép. Loire-Atl. : Registre des naissances de la commune de Saint-Nazaire, 1888.

Jean Lavallée est astreint à de lourdes obligations militaires et, déclaré bon pour le service armé, il effectue deux ans de service – du 8 octobre 1909 au 24 septembre 1911 – au bataillon du 64<sup>e</sup> régiment d'infanterie dont le dépôt se trouve à Saint-Nazaire, à l'angle de l'avenue de Lesseps et de la rue Villès-Martin. Visiblement, il s'agit d'un bon élément puisque non seulement on lui accorde un certificat de bonne conduite à l'issue de ses deux années sous les drapeaux mais il prend du galon : nommé caporal le 22 avril 1910, il sort du rang quelques semaines plus tard lorsqu'il est promu sergent, le 28 septembre 1910. Revenu à la vie civile, il réside tout d'abord à Méan puis emménage rue du Bois Savary, en plein cœur de Saint-Nazaire, le 31 juillet 1914. La mobilisation générale débute quelques heures plus tard et, rappelé parmi les premiers, il rejoint son bataillon le 3 août 1914, à Saint-Nazaire, à quelques pas seulement de chez lui <sup>154</sup>. Dans la caserne, il retrouve selon toute vraisemblance de nombreuses têtes qui lui sont très connues, le recrutement s'effectuant alors selon des bases régionales <sup>155</sup>.

Dès lors, les événements s'enchaînent avec une grande rapidité. Le lendemain, le I/64<sup>e</sup> RI quitte en effet le port ligérien pour s'amalgamer aux autres composantes de l'unité, à Ancenis. Puis c'est le départ, aux ordres du colonel Bouyssou, pour la frontière. Le baptême du feu est reçu en Belgique, à Maissin, le 22 août 1914, jour qui aujourd'hui encore se solde par le plus lourd bilan de toute l'histoire de l'armée française : plus de 27 000 hommes morts en seulement 24 heures <sup>156</sup>. C'est le début d'une redoutable retraite, seulement interrompue pendant quelques heures par la bataille de Guise, dans l'Aisne, où le 64<sup>e</sup> RI déplore la perte d'environ 500 hommes dont Jean Lavallée, vraisemblablement blessé <sup>157</sup>. Malheureusement, les archives ne permettent pas de savoir de quoi il souffre. Tout juste sait-on qu'il est évacué à Tulle, en Corrèze, où il succombe à ses blessures le 17 septembre 1914 <sup>158</sup>.

Dramatique, l'histoire de Jean Lavallée n'en est pas moins grandement banale et, pour tout dire, en tous points ou presque conforme au portrait de cette génération de Bretons qui perdent la vie en cet été 1914, lors de ces trois premiers mois de la Première Guerre mondiale dont on oublie trop souvent qu'ils sont les plus meurtriers du conflit <sup>159</sup>.

<sup>154</sup> Arch. Dép. Loire-Atl. : Fiche matricule de recrutement.

<sup>155</sup> Sur les opérations de mobilisation au sein d'un régiment d'infanterie et sur la dimension très régionale du recrutement à l'été 1914 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre, op. cit.*, et Le Gall, Erwan, « Mobiliser le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie : 2-7 août 1914 », *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2015, p. 12-35.

<sup>156</sup> Sur cette journée, se reporter à STEG, Jean-Michel, *22 août 1914. Le jour le plus meurtrier de l'histoire de France*, Paris, Fayard, 2013.

<sup>157</sup> SHD-DAT : 26 N 657/1, JMO 64<sup>e</sup> RI, août 1914; *Historique sommaire du 64<sup>e</sup> régiment d'infanterie*, Paris, Imprimerie Charles-Lavauzelle, 1920. Sur la bataille de Guise on se permet de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Un non-lieu de mémoire de la Première Guerre mondiale : la bataille de Guise », *En Envor; revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°1, hiver 2013. En ligne. [[http://enenvor.fr/eo\\_revue/numero\\_1/un\\_non\\_lieu\\_de\\_memoire\\_de\\_la\\_premiere\\_guerre\\_mondiale\\_la\\_bataille\\_de\\_guise.html](http://enenvor.fr/eo_revue/numero_1/un_non_lieu_de_memoire_de_la_premiere_guerre_mondiale_la_bataille_de_guise.html)].

<sup>158</sup> Arch. Dép. Loire-Atl. : Fiche matricule de recrutement et BAVCC/*Mémoire des hommes*.

<sup>159</sup> Pour de plus amples développements LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre de Jean Morin*, Spézet, Coop Breizh, 2014, p. 169-187.

Certes, employé de banque, ce jeune nazairien n'est pas totalement à l'image de cette France essentiellement rurale, paysanne, plus encore dans l'infanterie, arme qui mobilise massivement dans les campagnes. Pour autant, les obsèques de Jean Lavallée, disent parfaitement le choc que produisent les premières semaines de la guerre. Célébrées au petit cimetière de Méan, elles attirent une foule importante, comme si ce soldat symbolisait à lui seul le deuil de cette génération fauchée de l'été 1914. D'ailleurs, cette cérémonie fait l'objet d'une étrange médiatisation. En effet, deux cartes postales, intitulées « obsèques d'un soldat », formulation qui dit bien la dimension métonymique de Jean Lavallée, sont publiées à cette occasion <sup>160</sup>. Loin d'être anecdotiques, ces deux petits rectangles cartonnés disent bien l'investissement physique de la région de Saint-Nazaire dans la guerre puisque, ici comme ailleurs, on paye le redoutable impôt du sang. Fils de gendarme à cheval, Gustave Gaté intègre en 1879 l'École spéciale militaire et effectue toute sa carrière dans l'infanterie. Après avoir servi près de 20 ans dans le Nord et en Beauce, respectivement aux 145<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> RI, il parvient à obtenir sa mutation au bataillon du 64<sup>e</sup> RI tenant garnison à Saint-Nazaire. Sans doute s'imaginerait-il alors pouvoir y terminer sa carrière, au grade de commandant, non loin de son Choletais natal. C'est sans compter la mobilisation générale et son décès le 8 septembre 1914 à la suite de blessures reçues lors de la bataille de la Marne <sup>161</sup>. Plus tard, la ville de Saint-Nazaire lui rendra un dernier hommage en donnant son nom à une voie de la cité, comme pour inscrire dans l'email bleu des plaques de rues, à défaut de marbre, le souvenir de l'immense hécatombe <sup>162</sup>. À la fin de l'année 1915, Louis Brichaux annonce en Conseil municipal l'effroyable bilan du conflit à Saint-Nazaire : après 18 mois de combats, ce ne sont pas moins de 387 morts qui sont officiellement inscrits à la mairie <sup>163</sup>. Et encore s'agit-il selon toute vraisemblance d'une estimation basse. En effet, un tel chiffre ne tient pas compte des disparus, ces poilus dont on n'a alors aucune nouvelle mais dont on n'ose pas encore annoncer le décès. On sait d'ailleurs ce cas de figure particulièrement fréquent à la suite des offensives de la guerre de mouvement.

Pour autant, il ne faudrait pas en déduire que le combat tel qu'il se déroule dans les tranchées, lors de la guerre dite de positions, ne conduit pas à des disparitions. Au contraire même, les corps étant ensevelis sous des éboulements ou tout simplement volatilisés, vaporisés, par les obus de calibre sans cesse plus importants projetés par les artilleries lourdes. Tombé le 9 mai 1915 lors de l'offensive d'Artois, le soldat de 2<sup>e</sup> classe Eugène Aupiais est signalé manquant par son unité, le 70<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Vitry. L'épouse de ce Nazairien employé dans les chemins de fer n'est prévenue par le Bureau du renseignement aux familles du ministère de la Guerre que le 28 août suivant, par un formulaire administratif dont la sécheresse n'a d'égale que son caractère impersonnel <sup>164</sup>. En octobre 1915, *L'Ouest-Éclair* fait état du suicide d'une « domestique », noyée dans un puits. Laconique, le quotidien breton rapporte que « depuis quelques temps, sans

<sup>160</sup> Écomusée de Saint-Nazaire : À 419.1.1 et 2.

<sup>161</sup> Arch. Nat. : LH/1085/47.

<sup>162</sup> *L'Abécédaire des rues de Saint-Nazaire*, Saint-Nazaire, Université Inter-Âges, 2002, p. 60.

<sup>163</sup> « Séance extraordinaire du 30 décembre », *L'Ouest-Éclair*, 17<sup>e</sup> année, n°6 045, 1<sup>er</sup> janvier 1916, p. 3.

<sup>164</sup> AUPIAIS, Grégory, « De la disparition à l'oubli. Combattants et veuves de la Grande Guerre », *Histoire & Patrimoine*, n°80, janvier 2014, p. 45-54.

nouvelle de son mari, actuellement au front, la jeune femme était en proie à une grande inquiétude » <sup>165</sup>. Quelques mois plus tard, en pleine bataille de Verdun, Louis Brichaux annonce à son Conseil municipal la mort de Michel Virenque. Pour le *Phare de la Loire*, ce haut-fonctionnaire est un « héros » <sup>166</sup>. Sous-préfet de Saint-Nazaire, il quitte en effet son poste en décembre 1914 pour rejoindre à 40 ans, en tant que simple caporal, le 147<sup>e</sup> RI, unité ayant fui Sedan devant l'avance allemande pour installer sa garnison dans le port ligérien. Affecté au 148<sup>e</sup> RI, il trouve la mort en tant que sous-lieutenant devant Fleury, sur la côte 318, le 8 juin 1916 <sup>167</sup>. La guerre n'épargne aucune strate de la société nazairienne, qu'il s'agisse des rangs des notabilités de la région ou, au contraire, des plus modestes.

### **Les Nazairiens sur tous les fronts**

Illustration concrète du caractère total de ce conflit, les Nazairiens combattent sur tous les champs de bataille de la Grande Guerre. En octobre 1915, le maire Louis Brichaux remet la Médaille militaire et la Croix de guerre à un enfant de la commune, le matelot de 2<sup>e</sup> classe Victor Bouvier qui réside au 16, rue de la Paix, une adresse qui n'est malheureusement pas prédestinée. Marin, il est néanmoins blessé sur terre, à Dixmude en Belgique, en servant au sein de la fameuse brigade de fusiliers commandée par l'amiral Ronarc'h. Ce jour-là, l'élus fait « remarquer toute la beauté de l'action accomplie par le matelot Bouvier et, aussi, toute la fierté qu'il éprouvait à épingler sur la poitrine d'un brave des distinctions aussi méritées » <sup>168</sup>. Chaudronnier né en 1885 à Saint-Nazaire, Joseph Denier effectue son service militaire du 8 octobre 1907 au 25 septembre 1909 à Cherbourg, au 25<sup>e</sup> RI. Bien que résidant dans le port ligérien, c'est à Rennes qu'il est mobilisé, au 41<sup>e</sup> RI. Transféré à la fin du mois de mai 1915 au 47<sup>e</sup> RI de Saint-Malo, il meurt en mars 1916, dans une tranchée du secteur de La Harazée, dans la Marne <sup>169</sup>. Originaire de Saint-Molf, à quelques kilomètres au nord de Guérande, Henri Camaret combat lui aussi en Belgique, en Yser. Mais c'est dans une ambulance de Ville-sur-Cousance, en Argonne, qu'il décède le 9 mai 1916, mortellement frappé par deux éclats d'obus, l'un à la tête, l'autre au bras gauche, alors que son unité est engagée sur la redoutable cote 304, en pleine bataille de Verdun <sup>170</sup>.

<sup>165</sup> « Noyée dans un puits », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 17<sup>e</sup> année, n°5920, 2 octobre 1917, p. 3.

<sup>166</sup> « Nos héros », *Le Phare de la Loire*, 102<sup>e</sup> année, n°31823, 9 mai 1917, p. 3.

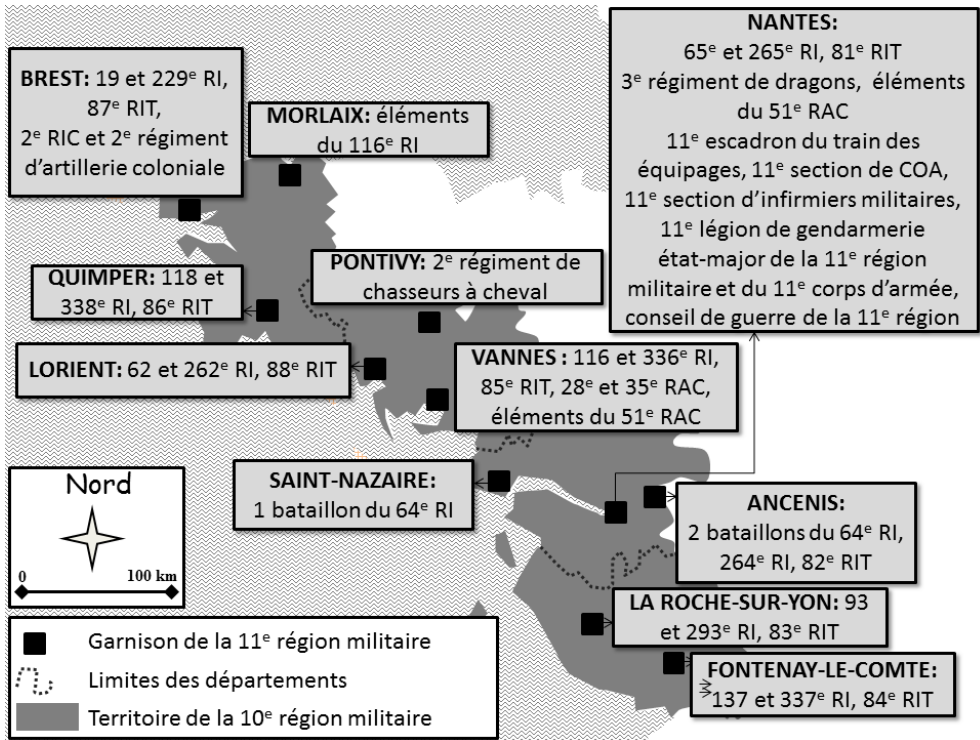
<sup>167</sup> « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 17<sup>e</sup> année, n°6249, 22 juin 1916, p. 4 ; BAVCC/*Mémoire des hommes* ; Arch. dép. Aveyron : 1 R 1811.2632.

<sup>168</sup> « Remise de décorations », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 17<sup>e</sup> année, n°5921, 3 octobre 1915, p. 3.

<sup>169</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1175.2998. Sur le contexte de ce décès, se reporter à LE GALL, Erwan, « Six mois en Champagne ou le Très long 1915 du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie », *En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°7, hiver 2016. En ligne. [[http://enenvor.fr/eeo\\_revue/numero\\_7/elg/six\\_mois\\_en\\_champagne\\_ou\\_le\\_tres\\_long\\_1915\\_du\\_47e\\_regiment\\_d\\_infanterie\\_1er\\_janvier\\_25\\_juin\\_1916.pdf](http://enenvor.fr/eeo_revue/numero_7/elg/six_mois_en_champagne_ou_le_tres_long_1915_du_47e_regiment_d_infanterie_1er_janvier_25_juin_1916.pdf)].

<sup>170</sup> KUSINA, Jean-François, « Un poilu de Saint-Molf mort pour la France », *Histoire & Patrimoine*, n°83, avril 2015, p. 57-62.





**Figure 6 : Présentation synthétique des unités tenant garnison au sein de la 11<sup>e</sup> région militaire en 1914**

En 1914, le recrutement de l'armée française s'effectue encore sur une base dite régionale <sup>171</sup>. En d'autres termes, c'est essentiellement au sein des unités tenant garnison dans la 11<sup>e</sup> région militaire, qui s'étend du Finistère à la Vendée, que sont affectés les Nazairiens mobilisés dans les toutes premières heures de la Grande Guerre. Or ces régiments sont engagés sur quasiment tous les champs de bataille de la Grande Guerre, à l'image du 64<sup>e</sup> RI qui participe à la bataille de Maissin, en août 1914, puis à celle de la Marne, au début du mois de septembre 1914, avant de tenir les tranchées à La Boisselle, à Hébuterne, sur la butte de Tahure. Vient ensuite en 1916 la bataille de Verdun puis, en avril 1917, le redoutable secteur du moulin de Laffaux, dans l'Aisne <sup>172</sup>.

À la suite des terribles pertes de l'été 1914, le recrutement au sein de l'armée française tend à perdre cette dimension régionale et, par conséquent, les Nazairiens sont mobilisés dans des unités tenant garnison parfois fort loin de l'estuaire de la Loire. Né à Guémené-Penfao mais exerçant la profession de calqueur à Saint-Nazaire, Lucien Jehanne est par exemple affecté en juillet 1915 au 176<sup>e</sup> RI, unité dont les casernes se trouvent à Salon-

<sup>171</sup> BOULANGER, Philippe, *La France devant la conscription, géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 2001.

<sup>172</sup> *Historique sommaire du 64<sup>e</sup> régiment d'infanterie, op. cit.*



de-Provence <sup>173</sup>. Une telle affectation peut paraître bien anecdotique. Pourtant l'abandon du recrutement régional contribue sans aucun doute à inscrire chez les contemporains cette idée de guerre totale. En effet, un régiment est bien plus qu'un simple numéro cousu sur le revers d'une capote. C'est une histoire mythique et mythifiée, une tradition qui s'inscrit dans un territoire et donc dans une culture et une *petite patrie* bien spécifiques <sup>174</sup>. « Charpentier en fer » à Saint-Nazaire, René Thomas est transféré le 14 avril 1916 au 14<sup>e</sup> RI de Toulouse, une ville à l'identité locale forte et il n'est sans doute pas excessif de parler à ce propos de véritable acculturation <sup>175</sup>. Pour un homme comme Lucien Jehanne, probablement jamais sorti du département de Loire-Inférieure avant la mobilisation générale, l'arrivée au 176<sup>e</sup> RI doit constituer un choc d'autant plus important qu'il s'agit d'une unité récente, élaborée en 1914 avec des effectifs provenant de Rouen, de Pau et de Montpellier <sup>176</sup>. Ici, à la découverte du midi s'ajoute donc celle des Hauts-Normands, des Béarnais et des Occitans.

D'autres individus partent combattre encore plus loin, à plusieurs centaines de kilomètres des frontières hexagonales. Manœuvre aux Chantiers de Penhoët, Eugène Beillevaire est incorporé en octobre 1914 au 6<sup>e</sup> régiment mixte d'infanterie coloniale. Prenant part au débarquement des Dardanelles, gigantesque manœuvre d'enveloppement conçue par le jeune Winston Churchill pour ouvrir un front au Sud des puissances centrales, il trouve la mort à Kum-Kalé, en Turquie, lors du deuxième jour de cette opération, le 26 avril 1915 <sup>177</sup>. Quelques jours plus tard, c'est Aristide Bernard, un manœuvre de Saint-Nazaire qui est tué sur l'autre rive du détroit des Dardanelles, sous l'uniforme du 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale <sup>178</sup>. Né le 25 janvier 1878 à Assérac, petit bourg du nord de la presqu'île de Guérande, Louis Bernier exerce la profession de cuisinier et aime visiblement voyager. En 1903 il vient grossir la cohorte des Bretons de Paris et, en 1909, c'est à Mexico qu'on le retrouve. Cette domiciliation lointaine – ainsi que sa petite taille puisqu'il mesure 1,14 m selon sa fiche matricule <sup>179</sup> – ne l'empêche toutefois pas de répondre à l'appel de la Nation en armes et, le 13 octobre 1918, c'est sous l'uniforme du 1<sup>er</sup> groupe d'aérostation qu'il trouve la mort à Uskub, ville de Serbie aujourd'hui

<sup>173</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1333.3336.

<sup>174</sup> WATSON, Alexander, *Enduring the Great War. Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 63 et LE GALL, Erwan, « Saint-Malo, la Bretagne, la France : des multiples inscriptions territoriales du 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie », in BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann et LE GALL, Erwan (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 63-79.

<sup>175</sup> BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann et LE GALL, Erwan, « La Grande Guerre : creuset des identités régionales ? », in DERUELLE, Benjamin et GUINIER, Arnaud (dir.), *La Construction du militaire. Cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 73-89.

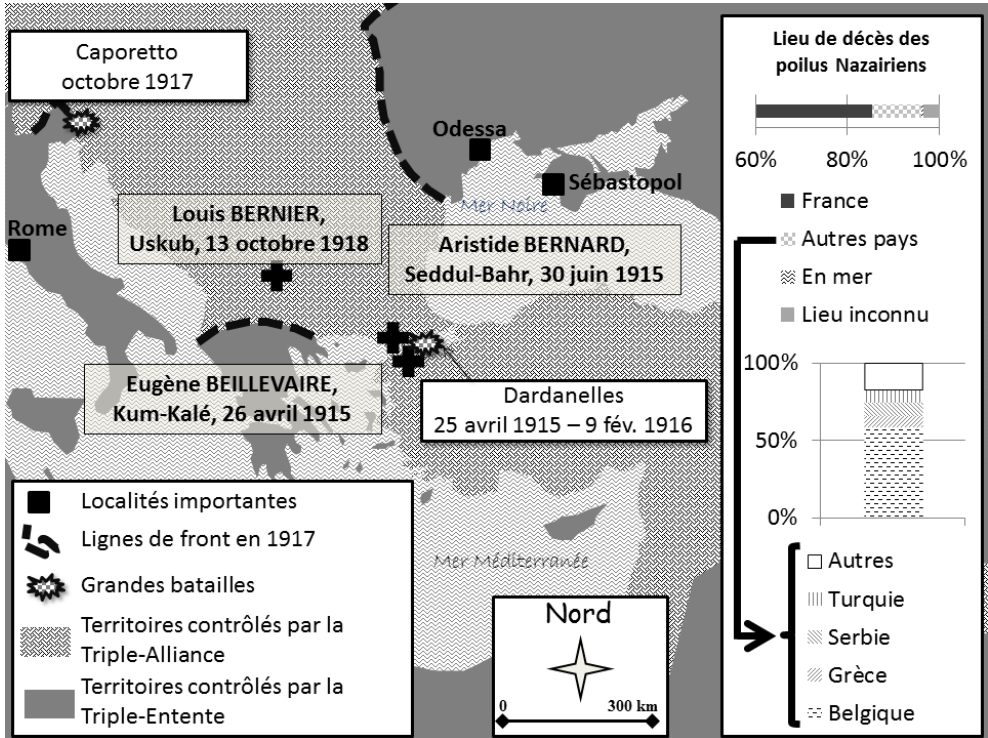
<sup>176</sup> *Historique du 176<sup>e</sup> régiment d'infanterie*, Béziers, Imprimerie du Midi, sans date, p. 5.

<sup>177</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1116.1783. Sur le contexte de ce décès, se rapporter à COCHET, François, « L'Armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée*, n°81, 2010, p. 91-103.

<sup>178</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1092.3461 ; BAVCC/*Mémoire des hommes*.

<sup>179</sup> Même dans le cas d'une erreur et d'une inversion probable de chiffres, 1,41 m reste une faible taille pour l'époque.

connue sous le nom de Skopje, capitale de la Macédoine <sup>180</sup>. Autre poilu d'Orient, le charpentier nazairien Alfred Berthaud est tué en Macédoine, victime d'un bombardement allemand <sup>181</sup>. Cultivateur à Donges, Ferdinand Bivaud décède pour sa part des suites de blessures dans un hôpital de Salonique, au nord de la Grèce, le 27 septembre 1916 <sup>182</sup>.



**Figure 7 : Les Nazairiens morts sur le front d'Orient et dans les Balkans**

Dans certains cas, le décès intervient d'une manière tellement floue que l'on peut réellement douter que la famille du défunt soit au courant des circonstances exactes du décès. Le cas d'Émile Gachet semble de ce point de vue exemplaire. Exerçant la profession d'ajusteur, il est incorporé à Vannes, le 8 octobre 1913, au 116<sup>e</sup> régiment d'infanterie pour effectuer son service militaire. C'est donc dans le Morbihan, sous les drapeaux, que le trouve la mobilisation générale. Parti pour le front dans le début de la soirée du 7 août 1914 – le journal des marches et opérations de l'unité évoque un départ à 18h57 – il prend part à la bataille de Maissin, en Belgique, puis à la terrible retraite du mois d'août

<sup>180</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1076.3228. Il est à noter que Louis Bernier passe le Conseil de révision à Mexico. Pour une étude sur les poilus bretons du front d'Orient se rapporter à SCHAEFFER, Fabien, « De la Bretagne et du front d'Orient pendant la Première Guerre mondiale », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°4, été 2014. En ligne. [[http://enenvoy.fr/eo\\_revue/numero\\_4/orient/de\\_la\\_bretagne\\_et\\_du\\_front\\_dorient.pdf](http://enenvoy.fr/eo_revue/numero_4/orient/de_la_bretagne_et_du_front_dorient.pdf)].

<sup>181</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1276.1957 ; BAVCC/*Mémoire des hommes*.

<sup>182</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1203.2584.

1914 avant de disparaître pendant la bataille de la Marne. Rayé des contrôles de l'unité car manquant à l'appel, un avis de disparition est manifestement transmis à la famille, l'absence se transformant rapidement en décès. C'est ainsi que le tribunal civil de Saint-Nazaire le déclare, le 31 juillet 1920, mort pour la France le 8 septembre 1914<sup>183</sup>. Or non seulement les archives du ministère des Pensions nous apprennent qu'Émile Gachet décède en réalité à Fürstenfelbrück, en Allemagne, où il est retenu prisonnier, mais tout porte à croire que sa famille n'en a jamais rien su. Comble de l'atroce, son trépas survient le 15 décembre 1918, quelques jours donc après l'Armistice, des suites d'une maladie contractée en captivité<sup>184</sup>.

Bien évidemment, toutes les morts de guerre ne sont pas aussi nébuleuses que celle d'Émile Gachet. Pour autant, de tels cas ne sont pas rares<sup>185</sup>. On imagine dès lors combien il est difficile pour les proches de faire le deuil de ces défunts dont le décès demeure entouré d'un voile de mystère, dimension qui assurément vient rendre encore plus totale, au sens d'incompréhensible, cette guerre aux yeux des contemporains.

### **Entre fatigue et mutineries**

Un conflit aussi long, qui l'est d'autant plus que nul ne peut en prédire l'issue tant la rupture du front adverse se révèle impossible, n'est bien entendu pas sans peser sur les consciences<sup>186</sup>. Le journal de tranchées du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Brest, une unité du 11<sup>e</sup> corps d'armée au sein de laquelle sont affectés de nombreux Nazairiens, en témoigne parfaitement. La « Lettre au poilu » publiée en première page du numéro du 12 septembre 1916 dit mieux que de longs développements la lassitude et le ressentiment de plus en profond envers les « embusqués »<sup>187</sup> et un arrière qui semble s'éloigner toujours plus du front :

« Oh ! Monsieur l'Embusqué au port élégant, vous qui parmi la Grande ville au mille plaisirs, vous qui d'un œil fat et désabusé lorgnez nos gentilles petites midinettes, vous auquel la vision rapide d'un mollet botté ne laisse qu'une fragile impression vite reportée sur une autre femme connaissez-vous votre ineffable bonheur !

Avez-vous pensé parfois dans votre égoïsme au pauvre Poilu ? Oui, au vrai Poilu, celui dont le nom seul semble en être l'image brutale et sans finesse ; avez-vous pensé que lui aussi voudrait avoir un œil qui puisse admirer et un cœur qui puisse aimer ?

Cher Poilu à la capote triste et passée, casque et guêtre dont la gloire est simplement anonyme, je sais ton âme. La griserie de tes combats passés n'a pas brisé l'élan de ton cœur ; tu es toujours le Chevalier de Manon. En ta poitrine un souffle puissant respire vers le divin Idéal, vers la Femme. Ton héroïsme, tes [illisibles] ne sont que fumées et toutes tes pensées vont vers celles qui te sont refusées. Ton être en vibre tout entier à sa seule idée, et à tes souffrances physiques s'ajoute le sinistre cafard des souffrances morales. Que te manque-t-il donc si ce n'est le charme gracieux de deux

<sup>183</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1277.2065 ; SHD-DAT : 26 N 682/1, JMO 116<sup>e</sup> RI, 7 août 1914.

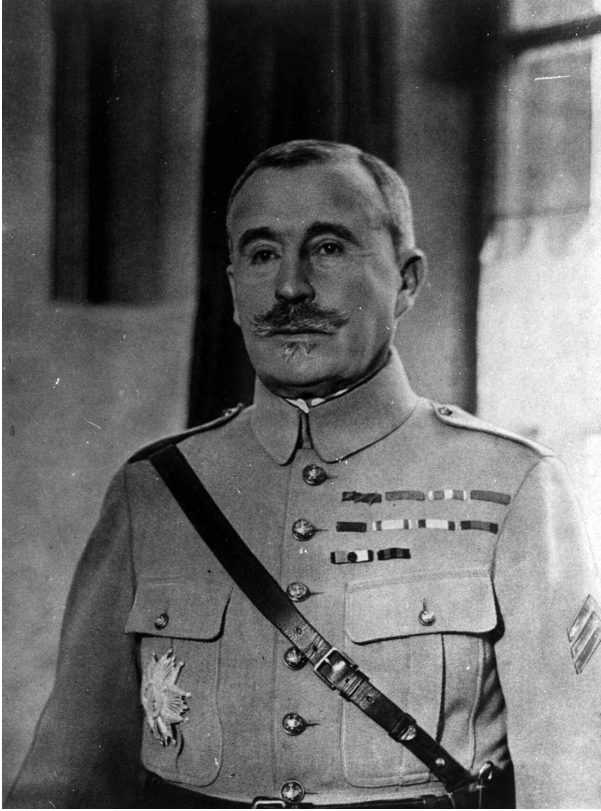
<sup>184</sup> BAVCC/*Mémoire des hommes*.

<sup>185</sup> LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre...*, op. cit..

<sup>186</sup> PORTE, Rémy, *Rompres le front ?* op., cit.

<sup>187</sup> Sur cette question, se reporter à RIDEL, Charles, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

bras potelés entourant ton cou, le rieur visage d'un être féminin à l'âme amoureuse et quasi maternelle. [...] »<sup>188</sup>.



**Illustration 4 : Le général Robert Nivelle, un des symboles de l'année 1917.**  
**BDIC : VAL 531/129**

1917 se révèle ainsi être l'année des fatigues, des doutes. C'est l'année, on l'a dit, du dramatique échec de l'offensive Nivelle lancée le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames mais aussi de vastes grèves qui éclatent à Paris comme en province, ainsi que de deux révolutions en Russie, autant d'événements qui jouent, selon l'historien A. Loez, un rôle démobilisateur<sup>189</sup>. Même le socialiste Gustave Hervé, pourtant jamais le dernier à exalter la lutte de la « civilisation » contre la « barbarie », semble marquer le pas à l'image de l'éditorial qu'il publie 12 juin 1917 en première page du *Phare de la Loire*, article exhortant certes une totalisation accrue de l'effort de guerre mais paraissant dévoiler en même temps certaines fissures :

« Nous sommes entrés dans le trente-cinquième mois de cette guerre atroce. Jusqu'ici le moral des troupes a résisté à toutes les épreuves et à toutes les déceptions.

<sup>188</sup> « Lettre au Poilu », *Le Sourire de l'Escouade*, n°4, 12 septembre 1916, non paginé.

<sup>189</sup> LOEZ, André, « Si loin, si proche du 16 avril : les mutineries de 1917 », in OFFENSTAT, Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Tempus, 2014, p. 81.

Et il résistera tant qu'il faudra. Les Allemands seraient trop contents si, en une heure de fièvre ou de cafard, nous perdions le bénéfice de trois ans d'héroïsme. Mais il ne faut pas se dissimuler que plus la guerre durera, plus il faudra que chacun y mette du sien, les civils comme les soldats, les hommes comme les femmes, les autorités civiles comme les autorités militaires »<sup>190</sup>.

C'est en effet un ensemble de fléchissements, de lassitudes que révèlent les archives. Précisons toutefois que, pour l'essentiel, il s'agit ici moins de conduites relevant d'un processus de dé-totalisation de la guerre en cours, qui pourrait s'assimiler à des actes visant à empêcher que celle-ci se poursuive, que de comportements et d'états d'âmes qui signalent les failles du mouvement de totalisation. En effet, les refus de guerre restent exceptionnels, et sans réelle portée du reste. Lorsque le socialiste Louis-Oscar Frossard vient en février 1918 à Trignac évoquer « l'éventualité d'une grève générale de la métallurgie comme moyen de mettre fin à la guerre », il ne réunit que 25 personnes<sup>191</sup>. La correspondance de Nazaire Couronné dit en définitive bien ce fléchissement du consentement patriotique au conflit, mais non la rupture, et souligne, ce faisant, les limites de la totalisation du conflit en cours. Portant un nom prédestiné pour la présente enquête, cet homme naît à Saint-Nazaire, le 12 avril 1880, dans une famille de paysans<sup>192</sup>. Déclarant exercer la profession de laboureur lors de son passage devant le Conseil de révision, il effectue trois ans de service militaire, du 22 septembre 1901 au 26 octobre 1904. Affecté au 18<sup>e</sup> régiment du train, il participe vraisemblablement à des opérations de « pacification » de l'Algérie et de la « région saharienne »<sup>193</sup>. Nazaire Couronné témoigne d'une forte foi et son frère, Pierre, est ordonné prêtre au tout début des années 1900, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas, en vertu de la loi des « curés sac au dos », d'être mobilisé en tant que brancardier dans un régiment d'artillerie<sup>194</sup>. Au moment de sa mobilisation, le 21 août 1914, Nazaire Couronné est un homme déjà mûr puisqu'il a 34 ans. De surcroît marié, il est père de trois filles. Une quatrième, prénommée Renée, vient au monde le 1<sup>er</sup> juillet 1917<sup>195</sup>. Loin d'être anecdotiques, ces quelques éléments biographiques pèsent lourdement alors que Nazaire Couronné est aux armées depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1915, d'abord au 264<sup>e</sup> RI puis dans une unité de « pépères », le 342<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale, et enfin à partir du 16 septembre 1917 au 3<sup>e</sup> escadron du train<sup>196</sup>. Appartenant à la classe 1900 et père de quatre enfants, il s'estime trop vieux pour porter les armes et considère qu'il serait plus utile à l'effort de guerre dans sa ferme :

<sup>190</sup> HERVÉ, Gustave, « Pour le moral des poilus », *Le Phare de la Loire*, 102<sup>e</sup> année, n°31857, 12 juin 1917, p. 1.

<sup>191</sup> NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », *art. cit.*, p. 367.

<sup>192</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : État-civil de Saint-Nazaire, acte de naissance de Nazaire Couronné, 12 avril 1880.

<sup>193</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1101.571.

<sup>194</sup> *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 126 et 159 ; Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1065.3686.

<sup>195</sup> *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 161.

<sup>196</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1101.571. Chose curieuse, l'affectation au 264<sup>e</sup> RI n'est pas explicite sur la fiche matricule de Nazaire Couronné alors qu'elle ne fait aucun doute à la lecture de sa correspondance. *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*.

« À Longueau <sup>197</sup>, nous travaillons 10 heures par jour, à défaire une ligne de Décauville <sup>198</sup> et un emplacement de dépôt de munitions. Le matin de 6h30 à 11h30, l'après-midi de 1h30 à 6h30. Enfin cela me remettra un peu au travail et m'entraînera pour le retour, et je suis hors de danger, c'est le principal. Ce matin, nous installons notre cantonnement et tantôt, nous irons au travail. Jusqu'à présent au moins, nous n'avons pas été menés trop durement, mais il faut toujours s'occuper un peu. Il y a des équipes de prisonniers boches qui font les mêmes travaux que nous, et je me demande si ceux qui sont à Saint-Nazaire ne pourraient pas nous remplacer tout à fait ici. Comme pères de 4 enfants, nous ne sommes pas indispensables ici, mais très utiles chez nous, où nous travaillerions avec goût. Est-ce que les prisonniers employés dans les fermes ne seraient pas plus à leur place ici, et que nos fermes ne seraient pas plus heureuses. Cette mesure n'est pas près de se réaliser. Il y aussi la question d'allocation, car on accorde rarement une faveur sans en supprimer une autre. Les cultivateurs des classes 91-92 vont probablement être libérés comme ceux de la classe 90. Ceux des classes 93-94-95 et même 96 auront des permissions de moisson. Et nous les jeunes, on en parle pas, pourtant je m'attendais bien à une perm de 20 jours. Si j'étais resté au 264, je serais maintenant à la maison, ou sur le point d'y aller dans les premiers jours d'août » <sup>199</sup>.

L'âge est ici un facteur d'autant plus important qu'il conduit, parfois à une confrontation brutale des identités civiles et militaires. C'est ainsi qu'il confesse à son épouse, Madeleine :

« Je suis encore bien embêté ici, comme ordonnance (provisoire toujours) d'un vétérinaire. Inutile que je te donne des détails, il faut y être pour savoir. Je soigne le cheval, astique la selle, les brides, fait la chambre, lit, place une bouillotte d'eau chaude dans le lit pour se coucher, feu, café au lit, vide Jules etc etc... C'est un maniaque, ce qui résume tout. Et c'est à 40 ans bientôt qu'il faut se plier à toutes ces exigences. Cela fait le caractère me diras-tu, on me l'a fait dans l'active <sup>200</sup>, mais il n'est plus à refaire » <sup>201</sup>.

Cette situation est d'autant plus difficile à vivre pour Nazaire Couronné que tout porte à croire qu'il ne parvient pas à saisir la teneur des mouvements qui s'opèrent au début du printemps 1917. Ainsi, alors qu'il se trouve dans l'Aisne, il écrit à sa femme le 21 mars :

« Ta lettre du 15 m'a suivi en pays envahi, (reçue hier), car nous poursuivons l'ennemi. Nous sommes partis dimanche à midi et depuis nous ne connaissons ni sommeil, ni d'arrêt. Les routes minées par les boches, défoncées par notre matériel, ne nous permettent pas d'avancer bien vite, aussi nous avons mis jusqu'à 24 heures jour et nuit pour franchir 10 kilomètres. Pour ne pas mentir à sa triste renommée, l'ennemi

<sup>197</sup> Commune de la Somme située à quelques kilomètres au sud-est d'Amiens.

<sup>198</sup> Du nom d'une société produisant, notamment, du matériel ferroviaire. Terme désignant une voie de chemin de fer de faible écartement – 0,60 m – destinée généralement à approvisionner les tranchées et les ouvrages fortifiés en armes, munitions et matériel divers.

<sup>199</sup> *Européana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 115.

<sup>200</sup> Nazaire Couronné évoque ici son service militaire, achevé 13 ans plus tôt.

<sup>201</sup> *Européana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 120.



en se retirant fait toutes les dégradations imaginables, toutes les trahisseries possibles. Tous les jeunes pommiers les plus beaux, ont une incision à 1 mètre de terre, et à la moitié du tronc, les villages détruits, incendiés, saccagés. Nous sommes bien reçus par les civils restants, qui mourraient de faim, littéralement. Nous leur distribuons tout ce que nous pouvons comme vivres. Je ne suis guère compétent pour te décrire ce recul de l'ennemi, mais pourtant, d'après ce que j'ai vu, la misère en est une des principales causes »<sup>202</sup>.

Ce que ne réussit pas à comprendre Nazaire Couronné est en réalité le repli volontaire des troupes allemandes sur la ligne Hindenburg afin de raccourcir leur front et de renforcer leurs défenses. Cette manœuvre prend complètement de court Français et Britanniques et il faut quelques semaines au paysan breton pour réaliser ce qu'il en est vraiment de ce mouvement. Mais la découverte de la feinte allemande n'est pas pour le rassurer. À travers ses propos se distingue en effet clairement la défiance envers un commandement coupable, à ses yeux, d'être trop offensif :

« Nous ne disons plus en ligne, ni en tranchée, puisqu'il y en a plus, du moins de notre côté. L'ennemi a des défenses de préparées d'avance, et nous, bons et grands garçons naïfs, nous allons nous offrir à ses coups, comme le papillon à la lumière »<sup>203</sup>.

Définitif, il affirme que « le mois d'avril [1917] s'annonce mal »<sup>204</sup>. Le climat est alors d'autant plus lourd que les rapports avec les officiers de contact peuvent être difficiles. Ainsi, le 2 avril 1917, il explique à sa femme :

« La nuit dernière, sous la tente, entre nous et la terre humide nous avons confectionné un matelas, avec des cimes de bouleau plus humides encore. Près de moi, mon camarade ronflait à tout rompre, il avait plus de couvertures que moi, je n'ai pas dormi un quart d'heure. Ce matin, la toile de tente était gelée aussi bien intérieurement qu'extérieurement et moi littéralement. Pas le moindre rhume. Un petit trait, en venant ici, je m'étais muni d'une couverture de rabiot oubliée ou laissée volontairement dans une vieille cagna, par un type trop flegmard pour la porter. Hier, le Capitaine qui a une carcasse d'un plus haut prix que la mienne, et plus sensible au froid, parce qu'il gagne plus cher, a trouvé tout naturel de me la prendre, ainsi que plusieurs autres aux camarades (il en a 5 ou 6 couvertures). Crève si tu veux, voilà comme on pratique la charité ici. C'est tout simplement grotesque. Comment veux-tu ne pas éprouver de sentiment de révolte et souffrir d'avantage [...] ? »<sup>205</sup>

Laconique, Nazaire Couronné en conclut, avec un sens certain de la formule, que « le cultivateur est solide pour la tranchée »<sup>206</sup>. Pour autant, quoique fatigué, il n'en souhaite pas moins la victoire, espérant « renvoyer ces vampires manger de la choucroute dans la forêt noire »<sup>207</sup>. En cela ce paysan de Saint-Nazaire est à l'image d'une armée française de 1917 qui doute à la suite des révolutions russes et de la large défaite des Italiens à

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 108.



Caporetto, mais qui espère sincèrement que de l'entrée en guerre des États-Unis viendra le salut <sup>208</sup>.

Cultivateur né le 2 avril 1887 à La-Chapelle-des-Marais, Louis Broussard révèle ces fractures qui, pour être statistiquement minoritaires, pour ne pas dire rares, sont néanmoins très révélatrices de l'état d'une société plongée depuis des mois dans une guerre aussi interminable que meurtrière. Incorporé au 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie, une unité du prestigieux 20<sup>e</sup> corps d'armée tenant garnison à Nancy et Toul, il effectue son service militaire du 7 octobre 1908 au 25 septembre 1910 et retourne à la vie civile muni de son certificat de bonne conduite. Un tel document laisse à penser que Louis Broussard, à défaut d'être un soldat d'élite, est au moins un élément convenable, ne rechignant pas à ses devoirs de citoyen-soldat <sup>209</sup>. Transféré dans la réserve au 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Cherbourg, il participe aux grandes manœuvres de l'été 1912 avec cette unité, du 29 août au 20 septembre. Résidant à La-Chapelle-des-Marais, il est mobilisé avec ce régiment et part vraisemblablement dans les tout premiers jours de l'été 1914 pour le front. Classique, ce parcours témoigne, si ce n'est d'un consentement au conflit, au moins d'un non-refus de l'impôt du sang. En tout état de cause, pendant deux ans de service militaire, trois semaines de période de réserve et environ 18 mois de mobilisation, jamais il ne se soustrait à ses obligations militaires. Pourtant, tout change en 1916 puisque Louis Broussard est traduit le 1<sup>er</sup> avril 1916 devant le Conseil de guerre pour « désertion à l'intérieur en temps de guerre » <sup>210</sup>, formulation bien sévère qui masque sans doute quelques jours de retard au retour d'une permission. En tout cas, rien dans sa fiche matricule ne laisse supposer la moindre menée antimilitariste ou la plus petite volonté de s'opposer à la poursuite du conflit. Inflexible, le Conseil de guerre le condamne pourtant à deux ans de travaux publics, peine dont l'exécution est manifestement remise à la fin de la guerre, afin de ne pas priver inutilement le front d'un fantassin. C'est néanmoins le début d'une véritable descente aux enfers pour Louis Broussard puisque le 6 novembre 1916 il est une nouvelle fois répertorié comme manquant à l'appel. Déclaré déserteur trois jours plus tard, il est finalement arrêté le 17 novembre 1916. Condamné le 2 janvier 1917 à trois ans de travaux publics, il est détenu au sein de l'établissement pénitentiaire de Téboursouk en Tunisie, où il succombe victime de dysenterie le 1<sup>er</sup> décembre 1918 <sup>211</sup>.

Aucune archive ne permet de savoir si, dans ce bagne tunisien, Louis Broussard rencontre Eugène Baubry, un manœuvre nazairien qui, lui aussi, y est incarcéré à partir du 14 avril 1918. Particulièrement intéressant, son parcours dit les rigueurs du temps mais aussi le rejet d'obligations militaires probablement jugées trop lourdes. Né le 9 août 1897 dans le port ligérien, Eugène Baubry connaît manifestement une jeunesse difficile. C'est en

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>209</sup> Pour de plus amples développements sur la notion de citoyenneté dans les années précédant la Grande Guerre se reporter à LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre de Jean Morin...*, *op. cit.*, p. 31-58

<sup>210</sup> « Au Conseil de guerre », *L'Ouest-Éclair*, 17<sup>e</sup> année, n°6138, 2 avril 1916 ; p. 4 qui évoque l'affaire ne parle pas de désertion en temps de guerre mais « d'oubli de ses devoirs militaires », formulation absente du code de justice militaire mais qui semble souligner la faible portée politique de la conduite de Louis Broussard.

<sup>211</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1202. 2387.

tout cas ce dont semblent témoigner les trois condamnations, dont une pour coups et blessures, dont il est l'objet avant la mobilisation générale. Ceci ne l'empêche toutefois pas d'être incorporé, le 21 août 1916, au 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs. Sans doute que son casier judiciaire joue ici en sa défaveur puisqu'il se trouve sous les drapeaux alors qu'il est ajourné l'année précédente pour « faiblesse » et que, plus étonnant encore, il est borgne. En effet, Eugène Baubry souffre de la perte de son œil gauche. Faut-il dès lors relier ce handicap au fait qu'il déserte à la fin du mois de juin 1917 ? Rien ne permet de l'attester avec certitude mais le fait est qu'un destin tel que celui-ci révèle non seulement une soustraction aux obligations militaires mais, aussi, la sévérité des peines infligées pour de telles conduites. Arrêté le 10 septembre 1917, Eugène Baubry est condamné à cinq ans de travaux forcés pour désertion à l'intérieur en temps de guerre, peine qui l'envoie donc en Afrique du Nord <sup>212</sup>.

Louis Broussard et Eugène Baubry rappellent que les désertions ne naissent pas avec l'échec du Chemin des Dames. L'historien D. Rolland souligne même qu'aux « yeux du commandement, la désertion de quelques soldats la veille d'une attaque était un phénomène banal » <sup>213</sup>. Les archives montrent par exemple que la montée en ligne la veille de la grande offensive du 25 septembre 1915 est rendue particulièrement difficile par l'exiguïté des boyaux, le nombre de combattants mobilisés pour l'assaut ainsi qu'une consommation semble-t-il importante d'alcool qui ne facilite pas l'écoulement des compagnies dans les tranchées <sup>214</sup>. Mais si 1917 diffère des années précédentes c'est que les refus de monter en ligne et les abandons de postes ne sont plus individuels mais tendent au contraire à devenir de plus en plus collectifs, ce qui trahit la fatigue des rangs et, en ce qui nous concerne, les limites du processus de totalisation en cours. En seulement quelques lignes, l'historien Y. Lagadec résume parfaitement la situation à laquelle sont confrontés les poilus de Saint-Nazaire affectés à une unité du 11<sup>e</sup> corps d'armée :

« Certes, les régiments bretons ne tiennent qu'un rôle a priori secondaire dans l'offensive déclenchée sur le Chemin des Dames par le général Nivelle au matin du 16 avril : c'est aux 1<sup>er</sup> et 20<sup>e</sup> corps d'armée, au 2<sup>e</sup> corps colonial, considérés comme l'élite de l'armée française, que revient la mission de percer le front allemand et de s'emparer des crêtes dominant la vallée de l'Aisne. Les troupes du 11<sup>e</sup> corps, celui de Nantes, attendent en seconde ligne, prêtes à se saisir de Laon, une vingtaine de kilomètres au nord. Les jours précédents ont été éprouvants pour les poilus bretons engagés dans le secteur de Laffaux pour préparer l'offensive. L'attaque menée par les 19<sup>e</sup> et 118<sup>e</sup> RI de Brest et Quimper n'a d'ailleurs pas permis de prendre le village. Et

<sup>212</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1367.2444.

<sup>213</sup> ROLLAND, Denis, « Révolte à Vendresse », in OFFENSTAT, Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames...*, *op. cit.*, p. 315.

<sup>214</sup> SHD-DAT : GR 11 J 872, affaire François Denès. Pour de plus amples développements sur l'offensive du 25 septembre 1915 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Autour de l'offensive du 25 septembre 1915. En tranchées avec le 47<sup>e</sup> régiment d'infanterie », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°6, été 2015. En ligne. [[http://enenvoy.fr/eo\\_revue/numero\\_6/elg/autour\\_de\\_l\\_offensive\\_du\\_25\\_septembre\\_1915\\_en\\_tranchees\\_%20avec\\_le\\_47e\\_regiment\\_d\\_infanterie.pdf](http://enenvoy.fr/eo_revue/numero_6/elg/autour_de_l_offensive_du_25_septembre_1915_en_tranchees_%20avec_le_47e_regiment_d_infanterie.pdf)]. Et à propos des déplacements sur le champ de bataille à LE GALL, Erwan, « La Guerre comme série de mouvements... », *op. cit.*

si ces régiments, aux côtés de ceux de Vannes, Lorient ou Nantes, ne sont finalement engagés dans la grande bataille de l'Aisne qu'alors que l'échec de l'offensive est patent, dans la seconde quinzaine d'avril puis courant mai, autour d'Hurtebise notamment, non loin de la caverne du Dragon, les pertes n'en sont pas moins importantes. *Il y faudrait non pas plus de monde, mais du monde moins fatigué*, considère le colonel Taylor, commandant le 19<sup>e</sup> RI, dans une lettre du 7 mai, constatant l'incapacité de son régiment à rompre le front allemand » <sup>215</sup>.

C'est dans ce contexte que se déroulent en 1917 les mutineries qui agitent l'armée française et, notamment, le 81<sup>e</sup> régiment d'infanterie territorial de Nantes, unité où sont affectés de nombreux « pépères » nazairiens. Ceux-ci tiennent alors des positions situées en Lorraine, dans le secteur de Lunéville, donc à plusieurs centaines de kilomètres du Chemin des Dames. Cet événement rappelle donc qu'il n'y a pas de lien mécanique entre l'échec de l'offensive Nivelle et le vaste mouvement de protestations qui traverse les rangs dans les semaines qui suivent le 16 avril. Ces mutineries sont avant tout la conséquence d'une grande fatigue, d'une extrême lassitude face à un conflit interminable et dont nul ne semble voir l'issue. C'est d'ailleurs ce dont témoigne le sort dramatique du sergent Jules Leclair de la 7/81<sup>e</sup> RIT, un cultivateur de Varades, non loin d'Ancenis. Né le 18 janvier 1875, il effectue trois ans de service militaire au 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied entre le 16 septembre 1896 et le 23 septembre 1899 puis trois périodes de réserve de plusieurs semaines en 1902, 1905 et 1911. Mobilisé comme simple soldat de 2<sup>e</sup> classe le 4 août 1914, il est nommé caporal le 21 octobre puis sergent le 21 janvier 1915 avant d'être transféré le 10 juillet 1915 au 81<sup>e</sup> RIT <sup>216</sup>. Un parcours tel que celui-ci dit bien le poids des obligations militaires qui s'exercent sur les hommes de cette époque et sans doute, pour certains, la pression est-elle trop forte, ce d'autant plus lorsque la guerre paraît ne pas devoir finir. Le 11 avril 1917, le sergent Leclair est retrouvé pendu dans la forêt qui entoure la cote 244 et les archives indiquent qu'il s'agit d'un suicide « consécutif à une ancienne blessure de guerre » <sup>217</sup>.

Le lendemain, c'est un journalier nantais du nom de Jules Croissant qui se noie « en tombant dans une fosse d'abri abandonné » <sup>218</sup>. Ces deux décès disent bien à la fois l'extrême rigueur des conditions auxquelles sont confrontés ces poilus mais aussi les fatigues qui sont les leurs. Et ce sont celles-ci qui sont à l'origine de la mutinerie de quelques éléments du 81<sup>e</sup> RIT <sup>219</sup>. Il ne nous appartient pas de revenir en détail sur cet épisode. Mais le journal des marches et opérations (JMO) du régiment, sorte de carnet de bord de l'unité, permet de revenir sur le contexte qui y conduit. En effet, il est longuement question de bombardements assez violents et de coups de mains opérés par les allemands, autant d'opérations qui doivent être d'autant plus démoralisantes que le 16 avril 1917 paraît porteur d'immenses espoirs. En effet, ce jour-là, le rédacteur du journal de marche du régiment annonce deux nouvelles importantes. En premier lieu, il évoque

<sup>215</sup> LAGADEC, Yann, 1917. « Au cœur du conflit mondial », *ArMen*, n°217, mars-avril 2017, p. 58-63.

<sup>216</sup> Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1027.687.

<sup>217</sup> SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81<sup>e</sup> RIT, 11 avril 1917 et BAVCC/*Mémoire des hommes*.

<sup>218</sup> SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81<sup>e</sup> RIT, 12 avril 1917.

<sup>219</sup> LOEZ, André, *Les refus de guerre : une histoire des mutins*, Paris, Folio, 2010, p. 498.

le début de l'offensive française menée en Champagne et annonce la capture de « 10 000 prisonniers » allemands. On sait qu'il en est en réalité tout autrement mais, pour l'heure, les hommes l'ignorent. En second lieu, le JMO note « l'entrée en ligne des États-Unis d'Amérique »<sup>220</sup>. Cette formulation n'est pas neutre et le vocabulaire proprement militaire employé ici ne doit pas éluder l'immense décalage entre ce qui transparaît d'une telle tournure et la réalité du moment. Le terme « d'entrée en ligne » évoque en effet de manière implicite l'envoi de soldats américains pour venir combattre dans les tranchées aux côtés des poilus. Or les États-Unis ne sont alors nullement opérationnels et il faudra attendre un an pour que la 1<sup>re</sup> division américaine, la fameuse *Big Red One*, entre effectivement en ligne.

Dans ces conditions, on imagine aisément que les bombardements et les coups de mains allemands des jours suivant le 16 avril 1917 agissent à la manière d'une douche très froide sur le moral des « pépères » du 81<sup>e</sup> RIT qui, d'un coup, s'en trouvent à n'en pas douter largement démobilisés. C'est là qu'intervient la mutinerie du 81<sup>e</sup> RIT, révolte qui doit appeler deux remarques. En premier lieu, il importe d'avoir à l'esprit que les mutineries n'aboutissent à aucune fraternisation avec l'adversaire ni à aucun mouvement massif de désertion vers l'arrière<sup>221</sup>. C'est donc bien d'une limite du processus de totalisation du conflit, et non d'un mouvement inverse, de dé-totalisation, dont il s'agit. En second lieu, il convient de faire la part des choses entre le poids de cet événement dans les mémoires et sa portée dans l'histoire. La formulation de « mutinerie du 81<sup>e</sup> RIT » est à cet égard particulièrement significative car très trompeuse. La protestation n'est en effet portée que par quelques individus, portion congrue qui doit être rapportée aux effectifs d'une telle unité – qui se comptent en milliers – et qui invite donc à porter le regard sur les « non mutins », sur ces poilus qui, majoritairement, refusent la révolte<sup>222</sup>. Ceci explique d'ailleurs sans doute pourquoi cette mutinerie est évoquée si laconiquement, le 26 juin 1917, par le rédacteur du JMO du 81<sup>e</sup> RIT : « Par suite de nombreux cas d'indiscipline qui se sont produits dans l'Armée, individuels ou collectifs, le commandement prescrit certaines mesures destinées tout en exerçant une répression énergique, à conserver le moral de l'Armée »<sup>223</sup>. Le jour même, les premiers *Doughboys* débarquent à Saint-Nazaire.

\*\*\*

Le bilan démographique d'un conflit concourt largement à sa totalisation. La guerre de la Triple alliance (1865-1870) opposant le Paraguay d'une part, l'Uruguay, l'Argentine et le Brésil d'autre part, en est un bon exemple. À Asunción, où les statistiques rapportent régulièrement que 60% de la population nationale décède pendant ce conflit, la période est d'ailleurs connue comme étant celle de la « Grande Guerre »<sup>224</sup>. On comprend donc

<sup>220</sup> SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81<sup>e</sup> RIT, 16 avril 1917.

<sup>221</sup> AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio, 2003, p. 151.

<sup>222</sup> HADDAD, Galit, « Le refus du refus en 1917. Les non-mutins du 129<sup>e</sup> régiment d'infanterie face aux soldats mutinés », *Histoire@Politique*, 2008/3, n°6. En ligne. [<http://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2008-3-page-9.htm>].

<sup>223</sup> SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81<sup>e</sup> RIT, 26 juin 1917.

<sup>224</sup> CAPDEVILA, Luc, *Une guerre totale. Paraguay, 1864-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

aisément comment, à Saint-Nazaire, cette autre Grande Guerre peut, elle aussi, paraître totale aux yeux des contemporains. D'ailleurs, c'est au moment où les États-Unis entrent dans le conflit que fleurit l'idée dans le port ligérien « d'un monument spécial aux enfants de l'arrondissement morts pour la Patrie pendant la guerre actuelle »<sup>225</sup>.

Cette officialisation de la belligérance américaine, puisqu'on a vu que la neutralité de Washington était tout de même très relative, ne doit pas induire en erreur, un siècle après les faits. Le corolaire des progrès techniques est en effet de modifier le rapport à l'espace, de rendre les distances subjectivement moins importantes. Aujourd'hui, converser avec un Newyorkais n'a rien d'exceptionnel tant internet et les réseaux sociaux d'une part, le développement de l'aviation commerciale d'autre part, participent d'une banalisation de la liaison transatlantique. Tel n'est assurément pas le cas en 1917 même si, indéniablement, la Première Guerre mondiale semble initier ce processus. L'inauguration en août 1918 de la première liaison aérienne postale entre Paris et Saint-Nazaire est de ce point de vue particulièrement révélatrice et participe d'une globalisation qui contribue certainement à rendre cette guerre mondiale totale<sup>226</sup>.

On a dit plus haut combien l'abandon du recrutement régional au sein de l'armée française participe d'une ouverture au monde qui, à n'en pas douter, modèle également cette image. Sans compter que les théâtres d'opérations qui fleurissent dans les Balkans ou au Proche-Orient contribuent également à accréditer cette impression. En février 1918, le phénomène semble néanmoins prendre une ampleur encore plus importante puisque le 11<sup>e</sup> corps d'armée, précisément celui où continuent à être mobilisés de nombreux Nazairiens, accueille pour un « stage d'instruction d'un mois » la 26<sup>e</sup> division d'infanterie américaine. Désormais, les Bretons sont physiquement, concrètement, aux côtés des *Yankees*. C'est la preuve que l'*Oncle Sam* est véritablement prêt à entrer dans la danse même s'il doit encore apprendre la guerre moderne. Ajoutons d'ailleurs que cette dimension ne fait qu'aller *crescendo*. C'est ainsi par exemple qu'en juin 1918, la 22<sup>e</sup> division d'infanterie, celle qui regroupe les régiments de Vannes, Lorient, Quimper et Brest accueille la 69<sup>th</sup> *Infantry Brigade* américaine pour quelques semaines d'entraînement dans les tranchées qu'elle tient dans un secteur relativement calme du front. Parmi ces *Doughboys* figure un jeune capitaine d'artillerie promis à un bel avenir, le futur président des États-Unis Harry Truman. Il est alors à la tête d'une batterie composée essentiellement d'artilleurs d'origine irlandaise<sup>227</sup>. Quelques mois plus tard, en juillet 1919, le capitaine Jay F. Alkire part de Saint-Nazaire à bord du *SS Kickapool*. Lui et la dizaine d'hommes qu'il commande ont pour mission d'apporter à Kouban, port de la mer Noire situé non loin de Sébastopol, 2 000 tonnes de ravitaillement aux Russes blancs engagés dans la guerre civile contre les

<sup>225</sup> « Aux morts pour la Patrie », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 18<sup>e</sup> année, n°6367, 7 avril 1917, p. 3.

<sup>226</sup> ALBARET, Laurent, *La Poste pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Yvert & Tellier, 2016, p. 52.

<sup>227</sup> SHD-DAT: 26 N 304/1, JMO 22<sup>e</sup> DI, 17 juin 1918 ; Harry S. Truman Library & Museum: Letter, Harry S. Truman to Bess Wallace, July 14, 1918.

Bolcheviques<sup>228</sup>. Mondiale, cette guerre l'est assurément et c'est sans doute pourquoi elle apparaît aussi totale aux Nazairiens.

---

<sup>228</sup> « Tells Preparations to Take Red Cross Supplies to Russia », *The Arizona Republican*, 13<sup>th</sup> year, Vol. 30, n°78, July 14, 1919, p. 12 et « Captain Jay Alkire is not too Busy to Watch Phoenix Grow », *The Arizona Republican*, 13<sup>th</sup> year, Vol. 30, n°80, July 16, 1919, p. 5.